

# LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 14.325 - QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE - MERCREDI 26 AVRIL 1916

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

## ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 6 Mois 6 Mois Un An  
et Basses-Alpes 5 fr. 9 fr. 17 fr.  
Autres départements et l'Algérie 6 fr. 10 fr. 19 fr.  
Étranger (Union postale) 8 fr. 12 fr. 23 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## ANNONCES

annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 1.75 - Faits divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

## La dernière Incarnation

C'est la dernière incarnation, non de Vautrin, mais d'un bandit cent fois plus misérable encore que le sombre personnage de Balzac : de Guillaume II lui-même.

Depuis son avènement au trône, la sombre fripouille impériale avait la manie de jouer au Frégoli, c'est-à-dire de changer continuellement d'uniforme et de masque. Guillaume II apparaissait dans son empire et au dehors comme une sorte d'Homme-Protée. Il s'était montré tour à tour à ses peuples, abrutis d'admiration, sous les figures les plus diverses, sous les plus extraordinaires déguisements. Cependant, l'impérial cabot n'avait pas encore songé à se déguiser en social-démocrate. Et il y avait là une lacune dans la prodigieuse série des rôles à l'interprétation desquels Guillaume II s'est si laborieusement essayé. Mais voici qu'aujourd'hui la lacune est comblée : le kaiser entend que les adeptes de la social-démocratie voient en lui un protecteur, un ami, un camarade, presque un frère...

Guillaume II aspire à devenir le kaiser des socialistes !

On annonce en effet de Copenhague un grand journal anglais « que le grand sujet de conversation à Berlin est, après Verdun, la prétendue conversion de l'empereur au socialisme ». Le correspondant danois qui donne cette étrange nouvelle ajoute : « Pour des raisons d'astucieuse politique, ou peut-être parce qu'il prévoit la vague d'opinion socialiste qui suivra la guerre, le kaiser a en effet, depuis quelque temps, multiplié les manifestations de camaraderie avec les leaders socialistes et même de quasi-adhésion aux principes socialistes. » Et il parle d'une entrevue particulière que Guillaume II aurait eue avec les socialistes Ebert et Scheidemann au nouveau palais de Potsdam.

Le kaiser aurait proclamé son respect pour les doctrines de Karl Marx. Il aurait fait cette déclaration toute conciliante : « Maintenant que les socialistes ont abjuré les doctrines antipatriotiques et qu'ils se montrent de fermes soutiens de l'ordre et de la discipline pendant la guerre, le fossé qui nous séparait n'a plus guère de largeur. » Il aurait laissé entrevoir aux socialistes que « s'ils pouvaient se créer une majorité au Reichstag avec l'aide des partis libéraux, personne ne songerait à l'empêcher de prendre leur part du pouvoir gouvernemental ». Il serait même allé jusqu'à assurer que « l'Allemagne avait été sauvée par ses socialistes ». Pour un peu, le kaiser aurait sollicité son immatriculation dans la Socialdémocratie...

Il serait ainsi devenu le kamarade de Scheidemann et de toute sa séquelle de social-démocrates plus ou moins domestiqués.

Le kamarade ou le compère ? Peut-être les deux. Lorsque le kaiser déclare que l'empire doit son salut à « ses » socialistes ; il rend un hommage qui est bien dû aux complaisances de toute la Socialdémocratie pour ses innombrables projets. La Socialdémocratie compte depuis quelque temps un petit groupe de dissidents qui ruent dans les brancards et qui font mine de vouloir jeter l'attelage dans quelque ravin. Mais nous ne savons oublier, et en tout cas Guillaume II, lui, n'a eu garde d'oublier que, dans les débuts de la guerre, la Socialdémocratie était unanime à approuver l'entreprise infâme et qu'elle fut unanime à en voter les crédits, à en faciliter les moyens d'exécution, à en célébrer les plus exécrables forfaits comme des victoires nationales.

On peut donc dire que, en un certain sens, son geste d'aujourd'hui s'affirme comme un témoignage de gratitude impériale.

Mais il n'est pas cela seulement. Ce geste signifie sans doute aussi que le kaiser se sent de moins en moins rassuré sur les sentiments de ses peuples à son égard. Les dissidents qui se produisent parmi les social-démocrates, les graves incidents qui ont éclaté au Reichstag, et l'écho même que les paroles vengeresses de Liebknecht semblent rencontrer dans les milieux populaires, tout cela n'est évidemment pas fait pour tranquilliser Guillaume II. Le grand criminel commence à se sentir inquiet.

Il s'épouvante aux premiers grondements des colères de ses sujets. Tant que les socialistes d'Allemagne acceptaient servilement d'être les laquais à livrer rouge de sa maison impériale, il se considérait comme protégé par le rempart de cette valellelle. Mais si la Socialdémocratie ne se montrait plus unanime dans la servitude, les choses pourraient bien se gâter pour lui. Déjà les apostrophes de Liebknecht accusant les dirigeants de l'empire d'avoir voulu la guerre et proclamant que le sang versé retomberait sur eux ont longuement retenti à travers l'Allemagne. Guillaume II, qui crandit si insolentement, en est réduit aujourd'hui à trembler pour sa peau. Alors, en un effort désespéré, il tente de reformer autour de lui l'unité socialiste en s'inclinant hypocritement devant l'idole marxiste et en s'aplatissant avec toute sorte d'a-

courantes flagorneries devant les kamarades...

Ce dernier avatar est assurément le plus grotesque de tous ceux que le sinistre cabotin avait déjà à son compte. Et c'est sans doute celui qui aura coûté le plus cher à son orgueil d'empereur, car on devine combien il a dû être pénible au grand chef des hobereaux de s'abaisser jusqu'à l'humiliation de papilles courbettes. Le sacrifice est dur pour le kaiser. Mais il ne lui rapportera pas ce qu'il lui aura coûté.

CAMILLE FERDY.



M. Lansing  
Ministre des Affaires étrangères  
des Etats-Unis

## PROPOS DE GUERRE Ils osent !

L'Espagne est en train de célébrer le troisième centenaire de Cervantes.

L'immortel auteur de Don Quichotte, qui fut un sublime professeur d'idéalisme, doit, du haut de sa demeure dernière, considérer, non sans quelque tristesse, le monde où nous vivons en si mauvaise intelligence. Non que de son temps l'accord ait régné entre les hommes, puisque « l'ingénuex hidalgo » avait perdu, comme on sait, un bras en combattant son pays, mais parce que, tout de même, la guerre n'était pas aussi laide qu'aujourd'hui.

Si au lieu de se battre à Lépante, don Miguel de Cervantes Saavedra s'était battu dans les Flandres contre les Boches de Wilhelm second, il y a des chances pour qu'il eût écrit un chapitre à son œuvre, lequel ne serait pas à l'honneur de la Germanie.

L'histoire a de singulières coïncidences. Dans l'instant que les sentiments d'honneur, de justice sont foulés aux pieds par un peuple qui avait vécu jusqu'à ce jour sous un vermillon de civilisation, on célèbre la mémoire d'un grand homme dont la vie et l'œuvre sont un exemple d'honneur, de loyauté, de désintéressement.

Pour comprendre, pour sentir, pour aimer Don Quichotte, il faut avoir soi-même quelque propension à l'idéalisme, aimer la justice, le panache, l'héroïsme, le sacrifice inutile, toutes ces « divines sottises » qui sont belle la vie et montent la pauvre humanité plus haut que sa matière et son instinct.

Imaginez-vous les Allemands comprenant le cœur de Quichotte ? Ils l'ont pris, oui, ils l'ont étalé sur la dalle anatomique de leurs Facultés, en ont disséqué le mécanisme linguistique, comme ils ont disséqué notre Torgé, le bateau s'approcha du qual : il y est amarré et le général Ménéssier et les officiers de sa suite montent à bord. Ils sont reçus sur le pont supérieur du grand paquebot, affecté avant la guerre au service Bordeaux-La Vera-Cruz par la Sud-Atlantique, par le colonel Verstakowsky et son état-major. Le change des saluts et des présentations est rapide. Pendant ce temps, les trompettes des hussards ont sonné et les troupes, hisses en sextuple rang sur les bastingages, de la lisse au commencement des ponts, poussent un triple et vibrant hurrah ! De la terre, quelques cris répondent : Vive la Russie !

Le général Ménéssier et le colonel russe gagnent rapidement le qual et vont passer en revue le détachement de hussards dont le colonel Verstakowsky filèle le chef.

On procède au débarquement des troupes, mais ici se produit un incident auquel il fut d'ailleurs immédiatement paré. Le paquebot est un très grand navire, beaucoup plus élevé sur leau que l'Amiral-Latouche-Tréville et l'Himalaya. Aussi, la passerelle qui fut utilisée lors de l'arrivée de ceux-ci était trop courte. On demanda à M. Estrine de prêter celle de la Compagnie Pénninsulaire. Le sympathique agent général de la Compagnie y consentit tout de suite et une corvée fut commandée pour aller la chercher. Or, le hasard voulut qu'un certain nombre de prisonniers allemands fussent occupés dans un chantier voisin. Et ils furent chargés d'apporter la passerelle... C'est donc vers le haut que l'Amiral-Latouche-Tréville fut hissé, et les troupes russes étaient débarquées et se rangeaient sur le qual. Elles prenaient la file et se dirigeaient vers un hangar voisin où les fusils étaient

qui accueillait leur passage, allèrent allégrement au camp de Mirabeau. Les officiers serbes, anglais et français, qui les avaient précédés, les troupes débarquèrent devant l'esplanade naturelle du camp — terrasse complantée d'arbres — où des officiers russes et français entouraient le colonel Ozobichine, représentant, en l'absence du colonel comte Ignatieff, l'ambassade russe à Paris.

Chaque détachement gagna d'un pas cadencé et avec une stricte discipline l'intérieur du camp où un confortable repas les attendait ainsi que des litiers fraîches dans les tentes. Et, bénéficiant de la tiède chaleur d'une belle journée de printemps, chaque soldat, sa besogne individuelle terminée, ne tarda pas à s'abandonner à un repos longuement mérité.

Ces troupes, d'une composition pareille à celles que Marseille fête avec enthousiasme, défilèrent ce matin, à la première heure. Elles passeront à 7 heures à la Porte-d'Aix et, à 8 heures, place de la Préfecture. Notre population si vibrante, leur réservera sans nul doute, un accueil des plus chaleureux. On sait qu'un détachement de hussards du premier contingent, une réception sera offerte au colonel Verstakowsky et à son état-major. Les officiers serbes, anglais et français, qui se trouvent en ce moment à Marseille, assisteront à cette petite fête, au cours de laquelle fraterniseront, une fois de plus, les représentants des armées des peuples qui se sont levés comme un seul homme contre l'invasion allemande.

Le ministre russe du Commerce et de l'Industrie prévient que, vu l'état de guerre, un règlement sera prochainement établi en vertu duquel l'importation par la mer Blanche des marchandises n'ayant pas de rapports immédiats avec la Défense Nationale ne sera admise que sur l'autorisation spéciale pour chaque cas séparé.

Paris, 25 Avril.

Le Conseil des ministres réunit ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

Le XX<sup>e</sup> Siècle, qui publie la déposition sous serment produite à Londres, fait observer qu'il serait utile que des précisions fussent données sur ce point très important de la chute d'Anvers.

Le sous-marin autrichien coulé dans la mer Ionienne

Le bel exploit d'un yacht anglais

Les Allemands voulaient soulever l'Irlande

## 633<sup>e</sup> JOUR DE GUERRE

## Communiqué officiel

Paris, 25 Avril.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

A l'ouest de la Meuse, hier, en fin de journée, après un violent bombardement, les Allemands ont attaqué à plusieurs reprises nos nouvelles positions de la région du Mort-Homme. Les deux premières tentatives ayant complètement échoué, l'ennemi lança une dernière attaque avec emploi intensif de liquides enflammés.

Arrêtés par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie, les Allemands ont été contraints de rentrer dans leurs lignes avec des pertes importantes.

Intense activité d'artillerie dans la région d'Avocourt. Au cours de la nuit l'ennemi a tenté, sans résultat, d'enlever les postes avancés du Réduit d'Avocourt.

A l'est de la Meuse, bombardement assez vif de nos premières et deuxième lignes.

En forêt d'Apremont, lutte à coups de grenades.

En Lorraine, nous avons dispersé une forte reconnaissance ennemie qui tentait d'aborder un de nos petits postes à l'est de Neuviller.

## AVIATION

Ce matin, un avion allemand a jeté six bombes sur Dunkerque. Une femme a été tuée, trois hommes blessés. Les dégâts matériels sont insignifiants.

## Les Troupes russes à Marseille

Un nouveau contingent est arrivé hier. — Une revue aura lieu ce matin.

Un nouveau contingent de troupes russes est arrivé, hier, à une heure à laquelle on ne l'attendait pas. Aussi, la cérémonie a-t-elle revêtu un caractère de simplicité que n'eût point celle de l'autre jour. La musique des Equipages de la Flotte qui devait saluer nos alliés n'était point présente, car le débarquement était prévu pour le courant de l'après-midi. Mais nos amis ne s'y sont certainement point mépris et quand le général Ménéssier, saluant le colonel Verstakowsky, commandant le nouveau contingent, lui apprêta la cause de l'absence de la musique, ce lui-ci eut un sourire.

Le navire « était signalé sur rade vers 9 heures et la Flotte fut immédiatement prévenue. Le général Ménéssier, gouverneur de Marseille, et M. Bernard, son attaché, Deux escadrons de hussards avec le drapeau y arrivèrent en même temps.

Le défilé se reforma.

Les soldats russes sont, comme les camarades qui les ont précédés, habillés et équipés à neuf. Le fusil seul leur manquait.

Au milieu de l'immense hourvari que présente le quai surtout quand l'après-midi se lève, on entendait le pas de marche et le fusil à l'épaule, souriant aux saluts vibrants

de la Flotte.

Le défilé se reforma.

## LA GUERRE

### De nouvelles attaques ennemies sont repoussées devant Verdun

LES ALLEMANDS VOULAIENT SOULEVER L'IRLANDE

Une tentative de débarquement d'armes et de munitions est déjouée par les Anglais qui coulent un croiseur auxiliaire allemand

Paris, 25 Avril.

Le Conseil des ministres réunit ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

Le XX<sup>e</sup> Siècle, qui publie la déposition sous serment produite à Londres, fait observer qu'il serait utile que des précisions fussent données sur ce point très important de la chute d'Anvers.

Le sous-marin autrichien coulé dans la mer Ionienne

Le bel exploit d'un yacht anglais

Les Allemands voulaient soulever l'Irlande

Les traîtres sont arrêtés, Un navire allemand est coulé.

Une entreprise audacieuse. — Un Irlandais dévoyé complice des Allemands.

Il voulait débarquer des armes et des munitions. — Le complot est éventé

Londres, 25 Avril, (Officiel).

Durant l'intervalle compris entre l'après-midi du 20 avril et l'après-midi du 21 avril, un navire marchand, soi-disant neutre, mais qui était en réalité un navire auxiliaire allemand, accompagné par un sous-marin allemand, a tenté de débarquer des armes et des munitions en Irlande.

Ce navire a été coulé. Un certain nombre de prisonniers ont été faits, parmi lesquels sir Roger Casement.

Les Anglais connaissaient les projets allemands

Bien que le point exact de la côte où la tentative de débarquement dirigée par sir Roger Casement ne soit pas officiellement indiquée, on a tout lieu de croire qu'il s'agit d'un point situé dans la baie de Tralee sur la côte sud-ouest de l'Irlande.

On apprenait dès dimanche que trois habitants de Dublin avaient été arrêtés à Carrigah Strand dans la baie de Tralee.

Cette triple arrestation suivit la découverte par plusieurs gardes-côtes d'un petit bateau désarmé contenant armes et munitions à quatre milles environ de la côte nord de Kerry. Cette partie de la côte en effet n'est pas navigable et aucun village n'est situé à proximité. L'endroit était donc bien choisi. Les trois individus en question furent arrêtés au moment où ils descendaient d'une automobile à proximité du bateau échoué contenant les munitions.

On croit qu'un sous-marin allemand et un croiseur auxiliaire surveillaient la côte depuis plusieurs jours. Un message sans

La Bataille de Verdun

Les Allemands rendent hommage à notre armée

Genève, 25 Avril.

Le correspondant de la Gazette de Francfort au grand quartier général télégraphie :

Depuis des semaines, les Français avec un acharnement extrême s'efforcent de chasser nos troupes de la partie nord du bois de la Caillette. Leur objectif le plus proche est manifestement le ravin Douaumont-Vaux que nous possédons depuis le 2 avril. Notre position dans ce bois exige la tension permanente de la plus grande énergie morale et militaire. Jour et nuit, pendant des semaines, bombardement formidable par les forts proches de Thiaumont, Souville et Tavannes ; connaissance la plus exacte par les Français du terrain ; une observation chez eux infiniment plus favorable que celle de notre propre artillerie. Et chaque jour des attaques avec des forces toujours fraîches et grandes.

Un vieux débat sur la reddition de la ville

Paris, 25 Avril.

On sait qu'à plusieurs reprises on a beaucoup discuté dans les milieux belges le rôle joué lors de la chute d'Anvers par M. Louis Franck qui, en sa qualité de président d'un Comité communal, négocia avec les Allemands les conditions de la reddition de la ville d'Anvers.





